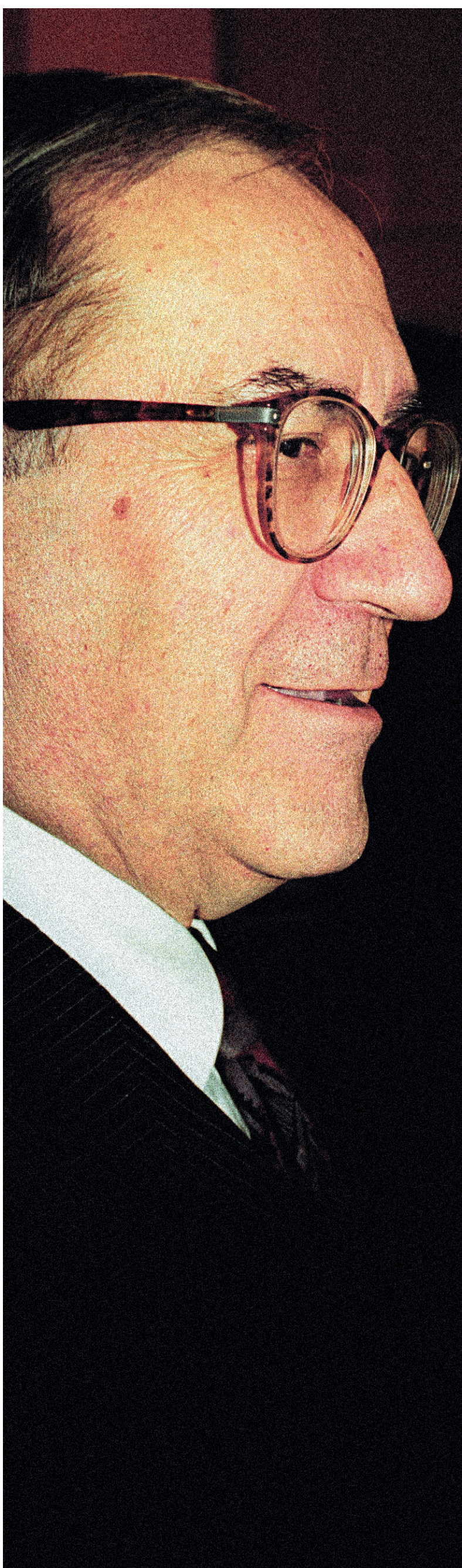


**ROMAN POLICIER**Un polar à saveur historique
de Bernard Gilbert
Page F 3**ROMAN QUÉBÉCOIS**Paul Ohl: du texte de Vigneault
à la légende de Jos Montferrand
Page F 4

LIVRES



GASTON MIRON

L'avenir à rapailler

LOUIS HAMELIN

Exit Rapaillé, revoici l'homme rapaillé. Il fut un temps, plus sérieux et pas si lointain, où la simple idée de confier le code d'une âme collective, de l'esprit d'un lieu, capitale d'une nation de surcroît, à un psy de bande dessinée féru d'autopublicité eût soulevé, plus que de méchantes railleries, une véritable indignation. On s'accordait alors à penser que ces chercheurs de clefs existaient déjà: c'étaient les bardes, poètes, chanteurs, écrivains, les Gilles Vigneault et les Gaston Miron, issus du peuple pour en exprimer les vérités profondes. Parmi eux, quelques-uns seulement ont su élever leur destinée individuelle à la hauteur du destin collectif. «Je sens le froid humain de la quarantaine d'années», écrivait Miron dans *Art poétique*. Il y a 40 ans paraissait

conscience de l'état colonisé de sa culture natale, qui l'amène à se faire éditeur et animateur de la scène culturelle dans les années 50. «Il y a certaines choses qui doivent être dites, et certaines choses qui doivent être faites, et peu importe qui les dit et les fait.» Mais cette urgence ne va pas sans une forme de culpabilité (le mot revient souvent) que l'action veut conjurer et dont Miron, d'interlocuteur en interlocuteur, explore ici l'ambivalence et les différentes facettes. À Larose: «[...] une culpabilité, je dirais, qui provenait de ma responsabilité sociale, c'est-à-dire que le temps que je passais à écrire, je me sentais coupable de ne pas être sur le front de lutte.»

Dans l'entretien avec Lise Gauvin, Miron fait ensuite remonter cette culpabilité à une anecdote bien connue des familiers de l'univers mironien: la découverte de l'illettrisme de son grand-père, bâtisseur de pays à Saint-Agricole. «Batèche de mon grand-père dans le noir analphabète», s'exclamait l'homme rapaillé. Et Miron: «Je me suis dit: il faut qu'il y ait un témoin de cette misère du

«Il y a une grande souffrance à écrire en sachant que je suis carencé depuis toujours par la situation linguistique globale»

le meilleur livre québécois jamais écrit, parce que toujours à écrire, à réécrire. Et la quarantaine de *L'Homme rapaillé* est devenue ce brûlant soleil qui illumine le printemps du Québec, d'avril en octobre.

Une bonne manière de célébrer cet anniversaire est de se procurer le récent recueil d'entretiens paru à l'Hexagone. La façon de Miron est restée légendaire. Il fut le glossateur infatigable de ses propres écrits, une sorte d'anti-Jacques Poulin (dont le credo serait plutôt: tout est dans mon livre, rien à ajouter). Miron va au contraire multiplier toute sa vie les interventions hors œuvre, essentiellement pour deux raisons, je crois. D'abord, s'il est un poète naturel, il est écrivain — homme de la chose écrite — par une sorte d'accident et s'en est abondamment expliqué. «J'ai toujours aimé vivre "ma poésie" plutôt que de l'écrire. Cela m'a rendu malade. [...] Je ne ressens nullement le besoin d'écrire et je suis satisfait de lutter sur le plan action [sic] et je m'exprime par l'action» (lettre à Claude Haeffely, citée dans l'entretien avec Jean Larose).

Au fil de ces entretiens, on découvre que le choix de la «non-écriture» chez Miron relève d'un mécanisme complexe. En surface, il y a l'urgence d'agir née de la prise de

noir historique de l'analphabétisme, il faut que ces gens-là existent sous forme de traces.» Lorsqu'il découvre par après, à Montréal, ce qu'il qualifiera de «catastrophe de ma langue», la culpabilité de Gaston va accéder à la dimension collective. «Il y a une grande souffrance à écrire en sachant que je suis carencé depuis toujours par la situation linguistique globale.» La culpabilité fait écrire, mais écrire rend coupable... Et l'acte d'écrire ressemble donc, chez Miron, à une «double contrainte», comme on le dit en psychanalyse, science dans laquelle le poète voit, en 1964, une des «clefs de l'homme», avec le christianisme et le marxisme.

L'idée de légende

L'autre raison pour laquelle la parole, chez Miron, va excéder à ce point le livre et devenir, pour paraphraser Eco, cette œuvre sans cesse ouverte et interminable dont le personnage public alimente lui-même la glose, tient peut-être dans l'idée de légende. Miron créateur de sa propre légende, mais pour emboucher le ruine-babine et porter plus loin celles de nos pères. Les vers de Patrice de la Tour du Pin qui disent que les peuples sans légende sont voués à mourir de froid

VOIR PAGE F 2: MIRON

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Salon
international
du livre
de Québec

7 au 11 avril 2010

Centre des congrès de Québec

www.silq.ca

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

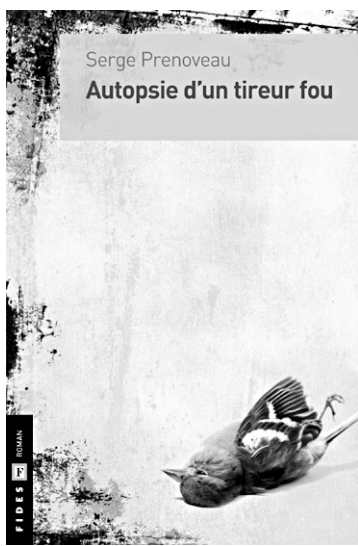
Mal d'amour

SUZANNE GIGUÈRE

Le titre de ce livre est un mensonge. Il n'y a pas de tireur fou. Ce roman raconte l'histoire d'une vie qui aurait pu mener à l'acte d'un forcené qui tire à la volée. Dès les premières pages, un réservoir de souffrances comprime le jaillissement de la vie. Pas d'interstices, pas de failles par lesquelles notre imagination puisse s'échapper. On pense au «mal de vivre» de Barbara. «*Ça ne prévient pas ça arrive / Ça vient de loin / Ça c'est promené de rive en rive / La queue en coin / Et puis un matin, au réveil / C'est presque rien / Mais c'est là, ça vous ensommeille / Au creux des reins.*»

Atteint de poliomyélite à l'âge d'un an et demi, le narrateur (Simon) a été hospitalisé durant six mois. Les fantômes de l'abandon ne l'ont jamais quitté. Agé aujourd'hui de cinquante-deux ans, il continue à guetter l'ouverture blanche de la porte par où sa mère était partie en le laissant seul derrière. Un vide lointain qui n'a jamais été comblé. L'amour de sa mère a manqué à Simon, il a manqué d'amour comme sa mère.

Simon ressemble à ces arbres rabougris des régions boréales que la vie a contraints à croître dans un climat inhospitalier. Seulement, Simon n'est pas un arbre. Toute sa vie il a projeté des peines enfouies sur des situations et des gens qui n'avaient aucun lien réel avec elles. Les rares amis qu'il a eus lui renvoyaient sans cesse l'im-



ge décevante de son incommunicabilité, de son malaise existentiel. Ses relations amoureuses? Plombées par un malstrom de sentiments confus et de déclarations délirantes.

Il se souvient du pire jour de sa vie. Quand il a amené son père au centre d'accueil, le laissant «se débrouiller tout seul dans sa tempête». Son père. Jamais d'élan de tendresse, mais un amour paternel profond. Des jours meilleurs? Quelques-uns. Lors-qu'il découvre la littérature guérisseuse qui le détache de lui-même ou quand sa sœur, qui l'aime d'un amour sans mots, fraternel, le berçait en chantonnant à son oreille. Mouvement de bascule qui le pousse encore aujourd'hui à s'abandonner au va-et-vient d'une balançoire en fredonnant des airs, comme lorsqu'il était enfant.

Dans l'album de photos que le narrateur feuillette, la plus frappante est celle d'un petit garçon souriant avec son bérêt pâle et sa veste boutonnée de travers qui nous regarde du fond d'un lointain jour de printemps. Simon n'a jamais trouvé sa place nulle part, son ambition de prendre à bras-le-corps la vie s'est brisée. On a les yeux qui piquent quand, à la fin, il cite la phrase de Quasimodo, le sonneur de Notre-Dame (dont la difformité cache la plus sublime délicatesse de sentiment), à la gorge: «*Pourquoi ne suis-je pas de pierre comme toi?*» (Notre-Dame de Paris, Victor Hugo).

Autopsie d'un tireur fou est un roman de désespoir, d'amour et d'abandon. Un témoignage à vif traversé d'un filon d'humour désespéré, sorte de bras d'honneur à la tristesse ambiante du récit. Avec ce premier roman, Serge Prenoveau relève le plus périlleux des défis: écrire une œuvre romanesque qui creuse de noirs sillons dans le champ de la mémoire, avec des histoires en lambeaux sans cesse déportées, déplacées, remaillées dans le registre de la fiction et transfigurées par une langue parfaitement maîtrisée.

Collaboratrice du Devoir

AUTOPSIE D'UN TIREUR FOU

Serge Prenoveau
Fides
Montréal, 2010, 200 pages

ESSAI

De Koninck pour la route

LOUIS CORNELIER

Fondateur de l'Opération Nez rouge et président de la Table québécoise de la sécurité routière, le mathématicien Jean-Marie De Koninck en connaît un bout en cette dernière matière. Dans un indispensable essai intitulé *Routes et déroutés. Pour un meilleur bilan routier au Québec*, il illustre très efficacement, à coups de statistiques révélatrices, qu'«on surestime notre habileté à conduire sans risque un véhicule motorisé, alors qu'on sous-estime les dangers auxquels nous sommes exposés sur les routes».

En 2008, la route a fait 557 morts et 44 123 blessés. C'est une amélioration par rapport aux 2209 morts de 1973, mais ça reste un triste bilan. Ce qui tue et blesse, sur la route, ce n'est pas, comme s'entêtent à le croire les fous du volant, le piteux état des routes ou les conducteurs lents et maladroits, mais bien l'alcool, la vitesse, la fatigue, le cellulaire et le non-port de la ceinture de sécurité. L'inconscience et l'impru-

dence des conducteurs, quoi, que l'isolement dans un véhicule transforme trop souvent «en voyous de la route».

Chacun d'entre nous, rappelle De Koninck, «a une probabilité de 39 % de devenir une victime de la route au cours de sa vie». Comment éviter ces drames? Par l'éducation, une législation efficace (les radars photo, par exemple) et une présence policière adéquate.

La lecture de cet ouvrage clair, direct et solidement argumenté devrait être imposée à tous les usagers québécois de la route, cyclistes et piétons y compris.

Collaborateur du Devoir

ROUTES ET DÉROUTES

POUR UN MEILLEUR BILAN ROUTIER AU QUÉBEC

Jean-Marie De Koninck
Voix parallèles
Montréal, 2010, 144 pages

EN BREF

RENCONTRE D'ÉCRIVAINS SUR LE THÈME DU FUTUR

La 38^e rencontre québécoise internationale des écrivains se tiendra du 15 au 18 avril prochain sur le thème du futur. La romancière Monique Proulx y donnera une conférence sur le sujet le 15 avril à 17h30, à la Maison des écrivains de Montréal, rue Laval. Elle y sera présentée par Pierre Nepveu. À l'occasion de cette rencontre des écrivains, dix auteurs de l'étranger et dix auteurs du Québec se retrouveront autour de trois tables rondes. Le contenu en sera par ailleurs diffusé au www.spiralemagazine.com. – *Le Devoir*

VLB POLÉMISTE

Dans *La Reine-nègre et autres textes vaguement polémiques* (éditions Trois-Pistoles), l'écrivain Victor-Lévy Beaulieu a rassemblé ses textes publiés dans divers journaux: *Le Couac*, *Le Devoir*, *L'Aut'journal*, *Le Soleil*, mais aussi des conférences ou des préfaces, de même que quelques inédits, sans oublier des entretiens. Le tout est publié sous reliure rouge avec l'énergie bouillonnante du pamphlétaire de Trois-Pistoles, à l'enseigne de ses propres presses à vapeur. L'écrivain parle de littérature, le pamphlétaire explique son appui éphémère à Mario Dumont et son mépris pour l'ex-femme-tronc de la télévision d'État devenue vice-reine. Bien d'autres choses aussi, sur un ton toujours coloré, c'est le moins qu'on puisse dire. – *Le Devoir*



ARCHITECTURE

L'homme qui plantait des maisons

ISABELLE PARÉ

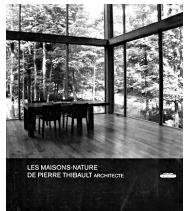
Pour qui aime l'architecture contemporaine, *Les Maisons-nature de Pierre Thibault* constitue un brillant aperçu de ce qui se fait de mieux au Québec en architecture moderne et minimaliste. L'architecte de la région de Québec, qui s'est fait connaître en réalisant le Musée d'art contemporain de Baie-Saint-Paul et le nouveau monastère cistercien des moines d'Oka, y dévoile et commente dix de ses projets de la dernière décennie.

Fruits d'une réflexion mûrie entre le rapport au lieu, au temps et à la personnalité des propriétaires, tous ces projets portent la touche unique de Pierre Thibault, marquée par l'omniprésence du bois, des lignes horizontales, des percées généreuses. «*L'architecture, c'est plus que des murs et un toit. L'architecture a le pouvoir*

de changer notre rapport au temps, à l'espace, et je dirais même notre relation à l'autre», soutient Pierre Thibault. De l'imposante construction de la villa du lac du Castor à la Grande Galerie, en passant par la maison Les Abouts, La Flouze ou La Maison noire, l'ouvrage rend compte de l'extrême habileté de Thibault à imbriquer parfaitement ses constructions dans l'environnement, plutôt que le contraire. Pures de matériaux et des lignes, adaptation brillante aux sites et omniprésence de la lumière, Pierre Thibault est devenu un incontournable de l'architecture actuelle au Québec.

Le Devoir

LES MAISONS-NATURE DE PIERRE THIBAUT
Éditions La Presse
Montréal, avril 2010, 144 pages



MIRON

Petit-fils de portageurs et de braconniers, Miron le forestier se fera pêcheur de mots

SUITE DE LA PAGE F 1

lui ont révélé sa mission. «[...] je devais, dans la poésie qui était la mienne maintenant, [...] donner à ce pays une légende au futur.» Et celle nouvelle légende des peuples, Miron la trouve dans la poésie moderne universelle, celle des Char et des Neruda, de l'engagement dans la totalité de l'homme.

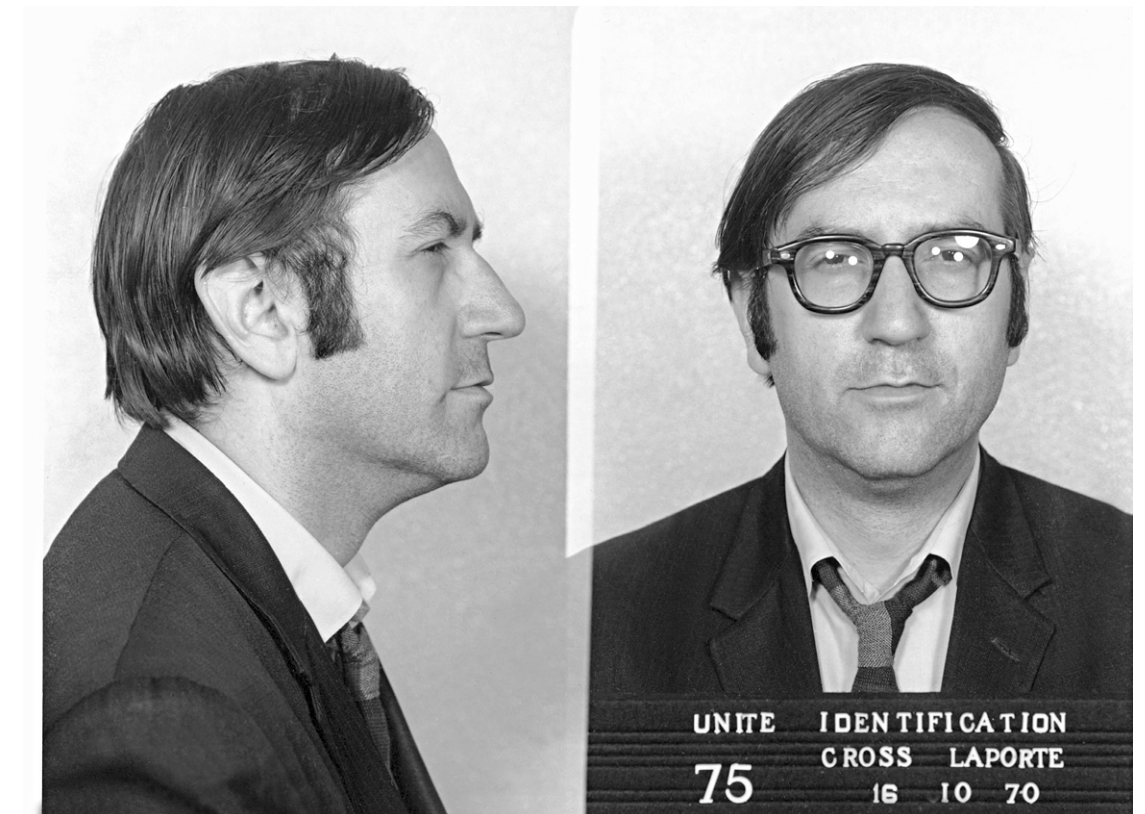
Oublions la culpabilité. Ce qui fait écrire Miron, c'est aussi et peut-être surtout la beauté, du pays, de la femme, et de la grande transcendance d'amour qui délie sa langue entre les deux. Autre scène fondatrice du monde selon Miron: il contemple, enfant, de la maison de son grand-père accrochée à flanc de montagne, son fameux «triangle magique» de la vallée de l'Archambault, au cœur du vieux bouclier canayen, et se dit: «*Un jour, je veux que tout le monde sache que cette vallée existe.*» Du régional à l'universel: c'est déjà, à dix ou douze ans, le fil conducteur de l'homme rapaillé.

Petit-fils de portageurs et de braconniers, Miron le forestier se fera pêcheur de mots, nommeur de la réalité indifférenciée de son grand-père: les hirondelles bicolores, les martins-pêcheurs, les épervieres, les épilobes, les clin-tonies, les érythrones, les trilles.

Enrichir sa langue

Miron, qui a fait sien le mot de T. S. Eliot selon lequel enrichir sa langue est la seule vraie responsabilité du poète, se révèle, dans ces pages, un remarquable penseur de notre épineuse situation linguistique. Avec des interlocuteurs aussi différents que Raoul Roy (le fondateur de la *Revue socialiste*, dont la fixation primaire sur les emprunts à l'anglais s'oppose aux propres bêtes noires de Miron: anglicismes de sens et de structure et autres calques de la vie agonique et schizolingue) et Gérard Godin, Miron se montre tel qu'en lui-même, passionné et passionnant, toujours pénétrant.

D'une part, Miron, moins versé que Godin dans la langue vernaculaire, se démarque de la littérature joual en ceci qu'il affirme vouloir «élever ma langue, la langue



Photographies judiciaires de Gaston Miron prises à la suite de son arrestation lors de la Crise d'octobre 1970

que je parle, au rang d'une écriture littéraire», ce qui n'est pas tout à fait la même chose que d'abaisser radicalement l'écriture jusqu'à la langue parlée. D'autre part, Miron ne

semble pas voir tout ce que le processus de créolisation d'une langue peut avoir de dynamique. Exemple: les *spark plugs* de mon enfance ont donné la plogue, création linguistique bien de chez nous et entièrement originale. Bien loin d'un purisme constipé sur les bords, ce que Gaston Miron me donne l'impression de vouloir préserver, dans la langue commune, c'est cet espace de liberté qui est le matériau même de la pensée. C'est pourquoi la confiance que fait à Jean Basile, dans ces pages, Miron l'inextirpable, le «*chiendent d'achigan*», demeure d'actualité: «*Je ne suis plus intéressé à écrire pour des morts culturels en sursis.*»

Collaborateur du Devoir

L'AVENIR DÉGAGÉ

ENTRETIENS 1959-1993
Gaston Miron
L'Hexagone
Montréal, 2010, 422 pages



Gaston Miron et Roland Giguère en 1965

SOURCE ÉD. L'HEXAGONE

CAUSERIE LUX
EN PRÉSENCE DE L'AUTEUR

Jean-François Nadeau
ADRIEN ARCAND
FÜHRER CANADIEN

408 pages - 29,95 \$

Antisémitisme virulent, fasciste, Adrien Arcand (1899-1967) est le leader historique de l'extrême droite canadienne. Il fonda et dirigea le Parti national social chrétien (PNSC), dont les milices arboraient fièrement la croix gammée.

Jeu 15 avril, 17h30 à 18h30
Librairie Gallimard
3700, boul. Saint-Laurent
Rsvp: 514-499-2012 – librairie@gallimardmontreal.com

www.luxediteur.com

LITTÉRATURE

Jeux de coulisses

Un polar à saveur historique de Bernard Gilbert



DANIELLE LAURIN

C'est un polar. Mais à saveur historique. Où l'intrigue s'avère avant tout politique. Même si l'action se déroule dans le milieu artistique... *Quand la mort s'invite à la première* pourrait ressembler à un tour de force.

Ça commence un soir de première, à Québec. On présente *Zone*, de Marcel Dubé, dans le théâtre le plus en vue de la ville. Tout le gratin est rassemblé. Le gratin de l'époque, s'entend: nous sommes en 1954, en pleine ère duplessiste.

Le spectacle a pris son envol, les acteurs sont «dedans», le public est ravi, captivé par cette pièce québécoise «dont les personnages incarnent des jeunes d'aujourd'hui qui contestent l'autorité».

Mais que se passe-t-il, tout à coup? Un comédien, la vedette de la troupe, s'est effondré. Silence. Trop long silence. Ce n'est pas normal, ce n'est pas prévu dans la pièce, si? Stupeur. Dans la salle, mais surtout sur la scène. On appelle à l'aide: un médecin, s'il vous plaît. Fin de la représentation.

Ce n'est qu'un début. Le décès de la vedette théâtrale locale est à peine confirmé que quel-

qu'un d'autre s'écroule, en coulisse: le régisseur. Mort empoisonné, lui aussi. C'est le constat du médecin.

S'ouvre alors l'enquête, qui repose au départ sur trois hypothèses. «Un: l'un a empoisonné l'autre avant de se suicider. Deux: leur mort découle d'un pacte mutuel. Trois: il s'agit de meurtres prémédités dont le mobile nous échappe encore.»

Le mobile. C'est le cœur du roman. Il ne sera dévoilé qu'à la fin, évidemment. Entre-temps, toutes les pistes seront explorées. Sur fond de chassés-croisés amoureux, de jalousie.

La vie intime des victimes et de leurs proches sera passée au peigne fin. Se pourrait-il qu'il s'agisse d'un drame passionnel? Se pourrait-il qu'on ait affaire à un couple d'homosexuels? Tabou suprême, à l'époque, l'homosexualité. Parfum de scandale en vue...

Mais ce n'est que la pointe de l'iceberg. Le fond de l'histoire est complexe, tellement plus complexe. Le fond de l'histoire a à voir avec Duplessis et ses sbires. Avec la corruption généralisée, la mainmise du clergé, la censure, la soif de pouvoir. Et les accointances multiples en coulisse.

Tout le monde n'est pas prêt à jouer le jeu cependant. Certains refusent de courber l'échine, exigent du changement. Parmi eux, un petit groupe d'intellectuels et d'artistes, qui dénonce ouvertement les pratiques douteuses du gouvernement, son manque d'ouverture.

C'est le noyau de l'intrigue, en fait. À l'aube de la Révolution tranquille, un groupuscule

d'activistes idéalistes s'inspirant du *Refus global* de Borduas tente par tous les moyens d'alarmer la population contre les abus du pouvoir politique en place. À ses risques et périls...

Au fil du récit, on passera d'un univers à l'autre: celui des politiciens véreux, celui du clergé tout puissant, celui de la police qui a les mains liées... et celui des artistes où s'affairent des activistes. Le portrait d'ensemble est saisissant.

Beaucoup de personnages, cependant. Difficile de retenir tous les noms, au début surtout. Difficile de s'attacher, de s'identifier, il y en a trop. Certaines figures vont quand même ressortir du lot. Dont celle de l'enquêteur.

Très beau, très riche personnage que celui-là. On y croit. Heureusement, parce qu'il est le pilier de l'histoire. C'est lui qui fait avancer l'action. Et tandis qu'on le suit dans son enquête, on en apprendra un peu plus sur lui, sur ses propres contradictions.

Pas du tout dans les normes, cet inspecteur. Ex-syndicaliste, philosophe autodidacte qui se nourrit de livres à l'index, tel *L'Étranger* de Camus, il a du mal à concilier ses propres valeurs avec les compromissions qu'exige sa position au sein du corps policier.

Jusqu'à la fin, sa propre quête de justice nous réserve des surprises. Tout autant que son enquête, qui se complique de plus en plus. Les rebondissements seront nombreux. Et les pistes innombrables.

Chaque fois qu'une porte s'ouvre, une autre piste se présente. Il nous faudra remonter jus-

qu'aux années 1930 pour démêler tous les fils de l'histoire. Menaces, magouilles de toutes sortes: encore là, le pouvoir politique et le clergé seront montrés du doigt.

Ce n'est pas tout, parmi les événements sous-jacents qui entrent en jeu: le vol d'un trésor polonais dans un musée de Québec. Un trésor préservé du pillage des nazis au début de la Seconde Guerre mondiale...

Ça fait beaucoup. Beaucoup d'événements, de trames, de détails, d'enjeux. Beaucoup d'univers, de personnages différents pour un seul roman. On a l'impression d'une surcharge au bout d'un moment.

Mais le romancier est astucieux, sa plume est alerte. Il tisse sa toile sans perdre de vue son point d'arrivée. Lorsque l'on referme le roman de Bernard Gilbert, le deuxième en 16 ans de cet auteur originaire de Québec qui a pratiqué plusieurs formes d'écriture et qui travaille comme directeur de production des opéras de Robert LePage, on se demande comment il a fait.

Comment a-t-il fait pour orchestrer le tout? À croire qu'il a dans sa tête un tiroir secret, comme son inspecteur. Un tiroir appelé «interdit d'oublier».

Tout l'intérêt de *Quand la mort s'invite à la première* réside là: dans la façon dont les fils s'entrecroisent finalement.

QUAND LA MORT S'INVITE À LA PREMIÈRE

Bernard Gilbert
Québec Amérique
Montréal, 2010, 336 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Régime minceur

CHRISTIAN DESMEULES

En publiant coup sur coup deux plaquettes constituées de courtes proses, Mario Cyr accouche d'une nouvelle exploration de quelques-uns de ses thèmes familiers: les enjeux propres à l'homosexualité masculine, le vieillissement, le deuil de la paternité, la création.

Dans *Jusqu'à épuisement des stocks*, en plus d'esquisser l'histoire de Tifauve et de son «jumeau de cœur», un narrateur écrivain ajoute quelques réflexions rapides sur le passage du temps, la liberté, le désir. Un petit livre impressionniste hanté par la mort, l'idée de la fin, un questionnement effleuré sur l'héritage et les traces qui peuvent subsister d'une vie humaine — en particulier lorsqu'on est écrivain et gai.

Impression d'inachèvement

Mais si *Jusqu'à épuisement des stocks* paraît mince, *mono_*, son jumeau d'édition plus mince encore, laisse quant à lui une plus forte impression d'inachèvement. Des fragments réunis au sein d'une trame décousue, quel-

ques lapalissades sur le bonheur, l'amour, la vie en société. Le régime minceur.

Soyons réalistes: *mono_* n'est pas un roman. Pas plus que ne peut être un roman une collection maigre et disparate d'observations, de courtes réflexions, d'instantanés qu'à peu près rien ne paraît relier entre eux, si ce n'est qu'ils semblent avoir été écrits par la même personne.

Une réflexion en creux sur la solitude à laquelle renvoient, peut-être, qui sait, les 40 pages désespérément blanches d'un livre qui n'en compte pourtant que 88? Quand même: curieux phénomène d'édition que celui-là, luxe inouï, artisanat débridé. Et pour rassurer les âmes sensibles, l'éditeur tient à nous apprendre que la production de ce livre a permis de sauver trois arbres et d'économiser 7439 litres d'eau.

Collaborateur du Devoir

JUSQU'À ÉPUISEMENT DES STOCKS

ET MONO_

Mario Cyr
Les Intouchables
Montréal, 2010, 80 pages
et 88 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Parler de soi... avec humour

CHRISTIAN DESMEULES

S'il faut en croire l'auteur modeste d'*Il faut me prendre aux maux* — mais le faut-il? —, tout serait à la fois vrai et faux dans cette «autobiographie bassinante», collection disparate de «ses petits moments de vie plus ou moins pathétiques» et de ses lubies singuliers.

Les sujets y sont éclatés. Et les données de catalogage avant publication pourraient nous en fournir un aperçu: «Civilisation», «20^e siècle», «Humour», «Vie à la ferme» et «Québec (Province)». Brassons ces mots-clés comme on le ferait d'un paquet de cartes à jouer, ajoutons-y un narrateur bavard, cultivé, professeur de géographie retraité, qui revisite quelques moments édiants de son existence — ou de son inexistence — et nous nous approcherons du véritable sujet du livre. C'est-à-dire lui-même.

«Un sujet si frivole & si vain», dirait Montaigne, cité par l'auteur en ouverture de son livre. Com-

me un programme à venir ou un sceau de qualité. Esprit vif et narquois, piqué d'un humour constant et d'une autodérision qui fonctionnent sans défaillir, Luc Bureau enfle, dans une langue riche et vivante, une quinzaine de récits qui nous feront rire et réfléchir.

C'est ainsi qu'on a droit au récit télescopé et hilarant de ses déboires pendant une trop longue tentative de retour à la terre au début des années soixante-dix (*Mémoires d'un plouc*). Des chicanes de voisins qui tournent toujours à ses dépens. Des aveux répétés d'ignorance, d'oubli et de doutes («Je suis la somme de mes incertitudes», écrit-il), des considérations plutôt imaginatives sur le rangement de sa bibliothèque (*Des livres et moi*) ou les confidences d'un érotite

impénitent (*Pourquoi je suis géographe?*). Les tableaux se succèdent, le leitmotiv demeure immuable: «O Satan, prends pitié!» La malédiction continue-t-elle de frapper? Mais ne nous touchet-elle pas tous, d'une manière ou

Avec humour et autodérision, Luc Bureau collectionne quelques «petits moments de vie plus ou moins pathétiques»

d'une autre? C'est la condition humaine. Luc Bureau, lui, a l'œil pour la voir et il prend surtout le parti d'en rire.

L'auteur, qui a enseigné la géographie à l'Université Laval jusqu'à sa retraite en 2001, n'en est pas à ses premières armes: «D'accord, mon œuvre est plus que modeste. Ce n'est pas une raison pour que l'on s'acharne à me méconnaître.» C'est pourquoi on ne saurait trop vous inciter à lire *Géographie de la nuit* (L'Hexagone, 1997) ou *Terra erotica* (Fides, 2009), et par-dessus tout *La Terre et moi* (Boréal, 1991), qui nous l'a surtout fait connaître il y a une vingtaine d'années déjà.

Collaborateur du Devoir

IL FAUT ME PRENDRE AUX MAUX

Luc Bureau
L'Instant même
Québec, 2010, 180 pages

EN BREF

Causeries chez Olivieri

Deux causeries se dérouleront à la librairie Olivieri, sur le chemin de la Côte-des-Neiges à Montréal, les 12 et 14 avril prochains. La première mettra en scène l'écrivaine Mélikah Abdelmoumen et portera sur le thème de l'autofiction. L'écrivaine y abordera son désir de se défaire d'une «écriture trop consciente, trop soucieuse de la taxinomie, des genres en vogue ou en disgrâce, de la réception», en conversation avec Gilles Dupuis. Le 12 avril à 19h. Le 14 avril à 18h, une autre causerie aura lieu sur le thème des «états d'urgence et [des] politiques d'interventions humanitaires et militaires». Cette rencontre se penchera sur le livre de Didier Fassin et Mariella Pandolfi, *Contemporary States of Emergency*. Elle réunira les auteurs de ce livre, ainsi que plusieurs autres participants, dont Serge Marcoux, premier ambassadeur canadien en Bosnie-Herzégovine. — *Le Devoir*

L'instant même félicite
STÉPHANIE KAUFMANN
Lauréate du
PRIX ADRIENNE-CHOQUETTE 2010



© Alexandre Parent / Point de vue

Tout est raffinement et élégance dans ce recueil.

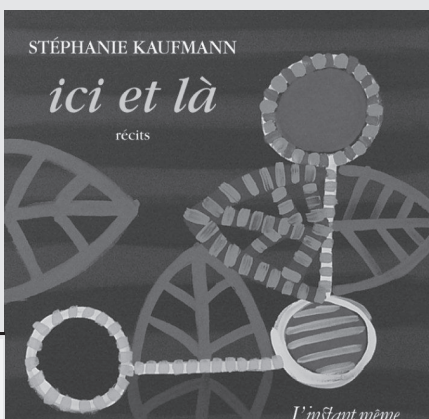
Suzanne Giguère, *Le Devoir*

Stéphanie Kaufmann dresse l'étonnant inventaire de ces moments où l'ordinaire glisse vers l'extraordinaire.

Tristan Malavoy-Racine, *Voir*

Ici et là
110 pages
18 \$

L'instant même
www.instantmeme.com



L'instant même

Olivieri
librairie > bistro

Au cœur de la littérature

Lundi 12 avril
19 h 00

Avec le soutien
du Conseil des arts du Canada
et de la Sodéc

RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Dans le cadre des
Rencontres du CRILCQ
MÉLIKAH ABDELMOUMEN

L'AUTOFICTION JOUÉE,
DÉJOUÉE... REJOUÉE ?

Mélikah Abdelmoumen
Après avoir flirté avec
l'autofiction dans *Le dégoût
du bonheur* (Point de fuite,
2001), l'avoir pastichée dans
Alia (Marchand de feuilles,
2006), puis s'en être
éloignée dans *Victoria et le
Vagabond* (Marchand de
feuilles, 2008), quelle
direction, quel genre,
quel ton donner au roman
à venir ?

ANIMATEUR
Gilles Dupuis

www.editionsfides.com

« Une belle réflexion sur notre monde et sur son appréciation en 21 thèmes. » Cité Boomers, « Livres coups de cœur »

Jules Tessier
Sur la terre
comme un ciel...
Carnet

Jules Tessier
Sur la terre comme un ciel
276 pages • 19,95 \$

FIDES

LITTÉRATURE

Paul Ohl au Salon international du livre de Québec

Du texte de Vigneault à la légende de Jos Montferrand

CAROLINE MONTPETIT

Il s'intéresse autant à la littérature qu'aux championnats qui déterminent les hommes les plus forts du monde. Il s'attache autant à l'histoire qu'aux légendes qui s'en échappent.

Touche-à-tout et polyvalent, Paul Ohl lançait cette année chez Libre Expression le deuxième tome de son roman *Jos Montferrand*, dans lequel il est parti à la rencontre d'une figure mythique du patrimoine québécois.

C'est alors qu'il était président d'honneur du Salon du livre de l'Outaouais que Paul Ohl découvrit l'édifice Jos-Montferrand, qui abrite le Palais de justice de Gatineau. Lorsqu'il demande autour de lui qui est donc ce Jos Montferrand, tout le monde le réfère à la célèbre chanson de Gilles Vigneault qui porte le nom de Montferrand. Cette chanson de Vigneault, rappelle Paul Ohl, qui est invité d'honneur du Salon international du livre de Québec cette année, a lancé la carrière du chanteur, il y a 50 ans cette année.

«Je suis allé au texte de Vigneault, et le mot géant m'a frappé», raconte Ohl. Dans sa chanson, Vigneault demande à Jos Montferrand: «dis-moi comment tu es devenu aussi grand, comment tu es devenu un géant». Paul Ohl a tenté de répondre à cette question dans les 750 pages de son livre.

Dans la première partie du roman, Ohl invente une enfance à son personnage, dont on sait par ailleurs qu'il est né dans la rue des Allemands, aujourd'hui nommée Hôtel-de-Ville, de Montréal, à une époque où la métropole est un véritable «far west». Autour de 1820, il quitte Montréal pour l'Outaouais, où il va travailler comme bûcheron. C'est là que surviendra le fameux incident du «pont de l'Union», ce pont qui relie Hull à Ottawa, où Montferrand affrontera seul les Shiners, ce groupe d'Irlandais organisés en mafia. L'événement rendra Montferrand célèbre à jamais.

Laurier et Montferrand

Haut de six pieds quatre pouces et d'une force colossale, Montferrand avait en effet relevé le défi d'affronter cette bande d'Irlandais (la légende en compte 150, mais Paul Ohl dément cette estimation) qui de toute évidence souhaitaient avoir sa peau.

«Il avait un sang-froid remarquable, une âme de Lancelot du Lac, sans peur et sans reproche», commente Ohl, manifestement impressionné. Ohl a d'ailleurs intitulé le deuxième tome de son roman *Un géant sur le pont*.

Paul Ohl n'est pas le premier à s'intéresser à l'histoire de Montferrand, dont le mythe a traversé les âges jusqu'à nous. En fait, l'écrivain a été particulièrement intrigué par un récit entamé sur le sujet par sir Wilfrid Laurier lui-même. Sur ce récit, dont il ne reste aujourd'hui que quelques pages, plane un mystère complet, dit-il. On sait pourtant que Wilfrid Laurier avait beaucoup d'admiration pour Montferrand.

«C'est un récit qu'il avait entendu alors qu'il était étudiant à McGill», raconte Ohl. Dans son roman, Ohl prête à Wilfrid Laurier un rôle de Sherlock Holmes qui part enquêter sur son sujet.

Le deuxième tome de *Jos Montferrand* s'intitule donc *Un géant sur le pont*. Et Paul Ohl aimerait bien que le fameux pont de l'histoire, qui s'appelle aujourd'hui pont de la Chaudière, porte le nom de Jos Montferrand. Alors, dit-il, le géant sans peur et sans reproche entrerait pour de bon dans l'histoire de son peuple.

Le Devoir

JOS MONTFERRAND

TOME 2: UN GÉANT SUR LE PONT

Paul Ohl
Libre Expression
Montréal, 2009, 377 pages



SOURCE GROUPE LIBREX

Paul Ohl est un des invités d'honneur du Salon international du livre de Québec cette année.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Revanche électrique

Dans ce deuxième volet des *Carnets de Francis*, François Lévesque s'offre un hommage au «slasher»

CHRISTIAN DESMEULES

La vengeance est un plat qui se mange froid. À la petite cuiller, lentement, en prenant bien soin de mastiquer et de laisser agir tous les enzymes qui facilitent la digestion. Elle prend aussi parfois des visages et des formes auxquels on ne s'attendait pas.

C'est ainsi que, sept ans après un épisode plutôt sanglant, Fran-

Les Visages de la vengeance multiplie, pour le plaisir des amateurs, les références sanglantes au cinéma

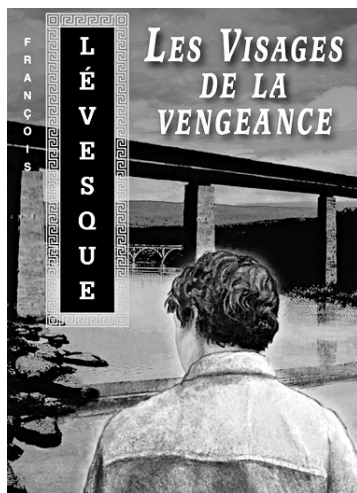
cis reçoit son congé de l'institut psychiatrique où il était interné et remet pour la première fois les pieds à Saint-Clovis, «théâtre de tous ses traumatismes», pour y terminer son secondaire.

Sa mère, dans un état catatonique après les événements sordides qui se sont déroulés à «Saint-Clo» (voir *Un automne écarlate*, Alire, 2009), est aujourd'hui enfermée dans un établissement de la région. Son père, pédophile et meurtrier, se serait officiellement suicidé — mais on apprend dans ce nouveau roman que c'est en réalité Francis qui l'a assassiné.

À 16 ans, devenu presque incapable de sentiments, bourré de psychotropes, le jeune héros imaginé par François Lévesque doit faire face à ses anciens tortionnaires de l'école primaire. Mais peu de temps après le début des classes et un retour qu'il souhaitait discret, une série de meurtres sordides viendront bientôt braquer sur lui tous les projecteurs.

Dans ce deuxième volet des *Carnets de Francis*, François Lévesque, critique de cinéma (notamment au *Devoir*), s'offre un hommage au «slasher» (un sous-genre du film d'horreur où un tueur psychopathe massacre ses victimes au moyen d'une quincaillerie bien aiguisée: couteaux, perceuses, scies à chaîne, etc.). Le roman passe au filtre de l'horreur les amitiés adolescentes et la question de la différence (notamment l'homosexualité masculine).

Sans réinventer le genre, utilisant tous les archétypes du film d'adolescent (le «rejet», la belle fille, le sportif, la meilleure amie), bien dialogué, *Les Visages de la vengeance* multiplie, pour le plai-



sir des amateurs, les références sanglantes au cinéma (*Carrie*, *La Nuit des morts-vivants*, *Halloween* ou *Vendredi 13*).

«À lire en plein jour, les yeux à demi fermés», nous suggère l'éditeur. Un thriller efficace. À lire aussi sous les draps à la *flashlight*.

Collaborateur du Devoir

LES VISAGES DE LA VENGEANCE

LES CARNETS DE FRANCIS - 2

François Lévesque
Alire
Lévis, 2010, 320 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Cœur sensible et rire moqueur

SUZANNE GIGUÈRE

«Oscar était morte, très morte, et elle m'abandonnait, comme ça, après tant d'années, en pleine bataille. Assise sur le terrazzo gelé du plancher [...] je voulais mourir là, par terre, misérable, seule, au moins jusqu'au souper.»

En ouvrant le roman de Marie-Renée Lavoie, nous sommes immédiatement pris dans un ouragan de vie. La petite Hélène, huit ans, voit mourir à la télé Lady Oscar, son héroïne de dessins animés.

1789. La France, qui n'en finit plus d'enterrer ses enfants affamés, s'embrace. Poussée par les événements de la Révolution française, Oscar, capitaine de la garde royale de Marie-Antoinette (une fille déguisée en garçon), est contraint de choisir son camp. Le régiment des Gardes françaises qu'il commande se range du côté des insurgés. Le 14 juillet, au cours de la prise de la Bastille, Oscar est tué.

La petite Hélène a laissé l'histoire d'Oscar s'introduire graduellement en elle. Elle rêve d'avoir une vie aussi palpitante que son héroïne, mais la réalité rabat au sol tous ses espoirs. Coïncée dans son quartier pauvre de Limoilou, à Québec, entre trois sœurs, un père très occupé à être malheureux et une mère stricte qui assène un «C'é toute» à la fin de ses phrases, Hélène doit se contenter de livrer les journaux et de travailler comme serveuse dans une salle de bingo.

Pendant la belle saison, le soir venu, tout le quartier prend d'assaut les balcons, «ces loges qui faisaient de la rue le théâtre de mille petites tragédies». On s'assoit pêle-mêle sur les chaises, les garde-fous, les marches. Et là, dans l'entrechoquement des bouteilles, Roger, un vieil ours mal léché au cœur tendre, raconte des histoires engrangées durant les trente ans qu'il a passés dans un institut psychiatrique. La fillette se lie d'amitié avec le vieux baroudeur immobile.

Un jour, elle lui apporte un livre qu'il glisse dans sa poche arrière. Après sa mort, elle découvre le livre aux coins tout racornis; la plupart des mots sont soulignés, encerclés, certains biffés, les marges sont remplies de dessins. Roger ne savait pas lire, mais il avait compris que la vraie histoire du *Viell homme et la mer* n'avait rien à voir avec la pêche: le vieil homme de Hemingway rêvait à des lions,

à ceux entrevus dans sa jeunesse sur des plages lointaines qu'il n'avait jamais foulées. La mer était le trait d'union qui le ramenait à ses souvenirs. Ah! la puissance de l'imagination qui manie les ficelles en se tenant à distance pour juger de l'effet produit, se plaisant à étonner et à séduire...

Hélène sait que le vernis de l'enfance finira par s'étioler, par craquer, laissant voir les parts d'ombre que la vie s'applique à cacher. En attendant, elle saisit chaque occasion d'être courageuse, comme le lui ont enseigné son héroïne Oscar et le vieux Roger. Elle reste à l'affût de chaque petit frémissement de la vie.

Qui aime les histoires à hauteur d'enfance fait bien d'y entrer par ce roman émouvant, humain, drôle, d'une poésie et d'une tendresse extraordinaires, coulé dans une langue claire, aérée, énergique, inventive, où les mots glissent avec bonheur. «Je voudrais qu'on y lise un peu de cette joie naïve que laisse une sortie au zoo», souhaite la fillette à la fin du roman. Pari tenu pour Marie-Renée Lavoie avec ce premier roman. Une joie qui va droit au but pour atteindre à coup sûr le lecteur.

Collaboratrice du Devoir

LA PETITE ET LE VIEUX

Marie-Renée Lavoie
XYZ éditeur, coll. «Romanichels»
Montréal, 2010, 238 pages

Des Histoires de livres charmantes, souvent étonnantes ou instructives pour ceux qui aiment les livres.

Histoires de livres

50 Histoires de livres

Sous la direction de JACQUES ALLARD

Hurtubise

www.editionshurtubise.com

LES AUTEURS: QUESALLARD, MARIE-CHRISTINE, BERNARD, LEBISSONNETTE, ANDRÉ, BROCHU, HUANDRÉ, CARPENTIER, FÉLIX, DUBOIS, NICOLE, FONTAINE, HÉLÈNE, FOUJON, CÉCILE, GAGNON, JEAN-CLAUDE, GERMAIN, NINA, KATTAN, ANICIS, MALKA, GILLES, MARCO, TITTE, DÉLEINE, MONNETTE, FÉLIX, HEIN, OÉLLOU, SEFORT, ALGUY, ROCHER, ARYSE, ROUVEAU, JEAN-LOUIS, ROY, ANDRÉ, VANASSE

Olivieri librairie • bistro

États d'urgence et politiques d'interventions humanitaires et militaires.

CAUSERIE

À l'occasion du lancement de *Contemporary States of Emergency: The Politics of Military and Humanitarian Interventions*, Zone Books, NY, 2010.

Avec DIDIER FASSIN, EHESS Paris, Princeton.

MARIELLA PANDOLFI, UdeM, Anthropologie.

LAURENCE MCFALLS, UdeM, Sc. Politiques, CCEAE.

CHOWRA MAKAREMI, Docteure en anthropologie.

Et GILLES BIBEAU, UdeM, Anthropologie.

SERGE MARCOUX, Premier Ambassadeur canadien en Bosnie-Herzégovine (1996-1999).

Au cœur de la société

Mercredi 14 avril 18 heures

Avec le soutien de la Sodac

RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

LIRE QUÉBEC

Alire: le polar à Québec

Louise Alain, Lorraine Bourassa et Jean Pettigrew, les fondateurs d'Alire, doivent en avoir lourd sur la conscience. Depuis 1996, année de la création de la petite maison d'édition spécialisée en policier, horreur, fantastique et science-fiction, aujourd'hui installée dans le Vieux-Lévis, le sang a beaucoup coulé, les mondes se sont multipliés, leurs visions d'avenir ont pris rapidement forme. Certains de leurs plus fidèles auteurs sont à l'origine de quelques-uns des plus importants succès de librairie au Québec ces dernières années: Jean-Jacques Pelletier, Elisabeth Vonarburg, Esther Rochon, Jacques Côté ou Patrick Sénécal sont aujourd'hui bien connus et ont contribué avec talent à améliorer l'image de la littérature de genre «made in Québec». — *Le Devoir*

LIVRES

La honte rend meilleur



JEAN LAROSE

Une amie me demande de figurer dans un film qu'elle réalise, d'y exposer «en trente secondes une idée qui permettrait de faire du Québec un monde meilleur». Vertige, quelle responsabilité! D'abord, trente secondes, c'est trop court (comme un article dans le *Devoir*)! Surtout, je me méfie du monde meilleur. Comment jugerai-je du meilleur, quand je ne suis pas même bon?

Ces affaires graves, au Québec, se traitent dans la cuisine. En équeutant mes fraises (de Californie) pour faire ma confiture du printemps, je consulte ma famille: «Le plus sûr moyen de faire du Québec un monde meilleur, est-ce que ce ne serait pas de s'en aller? Depuis Paris, Palenque ou Nouméa, comme je l'aime, mon Québec! De loin, il a bien meilleur goût.» Mon fils lève le nez de son devoir de latin: «Oui, c'est sûr, si tu t'en allais, papa, le Québec deviendrait tout de suite un meilleur pays!» Sérieusement, il ajoute que ce qu'il faudrait au Québec, c'est plus d'énergies vertes, pour arrêter la fonte des pôles. Il s'en inquiète jusqu'à l'angoisse. C'est sûrement la fin du monde. Je dirai à mon amie de consulter des enfants pour son film, leur culte de Gaïa avec forêt d'*Avatar* et recyclage des morts.

Ma femme, aphrodite philosophe, tout en goûtant ma confiture, remarque: «Il me semble que les écrivains l'ont assez écrit, non, que l'écrivain est étranger dans son propre pays? Que c'est la condition de son appartenance au pays?» «C'est quoi, l'appartenance?», demande le fils. Voilà un mot que je n'avais pas entendu depuis longtemps. Je m'aperçois que je ne sais plus ce qu'il veut dire. «Tu vois bien.» Elle sourit en se léchant les doigts. Drôle de ménage. «L'appartenance, mon garçon, c'est quand une forêt qui dévore les gens est leur seule patrie. Finis ton latin, on va souper, là.»

Et l'indépendance nationale, parmi les cent personnes invitées à s'exprimer dans le film, y en aura-t-il une seule pour affirmer qu'elle ferait du Québec un monde meilleur?

On sait l'histoire parallèle de la poésie et de l'indépendance du Québec. La poésie a presque disparu des cœurs, comme la croyance à l'indépendance. Vigneault chantant les «gens de parole» demandait: «Est-ce vous que j'appelle ou vous qui m'appellez?» Par sa voix, était-ce le passé ou le présent qui chantait la parole? De même que Natashquan n'était pas au Québec, mais en Poésie, au pays de Parole, de même son passé

de parole forte était une création à l'usage du présent. Fameux miracle. Mais qui comprend encore pourquoi, nécessairement, l'homme de parole terminait son poème par «Je vous entends demain parler de liberté»?

La parole des gens de parole n'était pas un échange d'information, mais le parler d'un temps nouveau. Il ne s'y agissait pas de communication, mais de fidélité à la parole de transformation. Oui, nous avons connu un âge de la parole — de transformation. J'ai entendu de René Lévesque certains discours qui enchantaient comme des poèmes. Le Québec prenait un sens et un rythme, «je me souviens» signifiait «je nous aime durement» et devenait un mouvement que le présent s'éblouissait d'accomplir. Car parler d'indépendance, c'était aussi avoir honte qu'elle ne fût pas encore faite!

C'est tout récent que ce n'est plus une honte et que cela n'a été qu'illusion. C'est depuis peu, et notre surdité à la poésie, que le sens du temps s'inverse et que la souveraineté, mystique de la parole des années intenses, tout cela, basculant au futur antérieur, n'aura donc été que pour aboutir à cette nation de maintenant qui ne semble plus avoir ni passé ni futur ni parole. Landry fut le dernier à savoir parler en langue de transformation. Aussi, le dernier pour qui c'était une honte brûlante que nous ne soyons pas indépendants.

Maintenant, depuis peu, tout d'un coup, c'est Trudeau qui a eu raison. Le Canadien français était un épais complexé. Le Québécois fait l'épais sans complexe. Désinhibé en morale, en religion, en culture, en politique, en politesse, en français même, bouffi dans sa graisse et dans ses ténèbres, il est fier de n'être que lui sur une terre qui se disloque. Pourquoi transmettrait-il à ses enfants ce qui peut faire honte (en somme, tout ce qu'il a reçu de ses aïeux, les désormais ridicules gens de parole)? Toute parole qui pourrait transformer en un autre que soi doit faire honte de n'être que soi. On la fuit, on en barre la possibilité jusque dans l'éducation où religion, histoire et littérature ne sont plus que des informations à mourir d'ennui.

Aussi, pour faire du Québec un monde meilleur, je proposerais un retour massif à la poésie dans l'éducation, les médias, la politique, et l'aménagement du territoire. La poésie peut nous rendre la honte avec le sentiment d'être étranger à ce Québec-là. Seule, elle peut rendre criante la trahison des promesses qui avaient été faites sur nos berceaux.

«Je peux goûter tout de suite à la confiture si je récite sans faute ma troisième déclinaison?» Heureusement, il y a le latin. Tout espoir n'est pas perdu que mon fils devienne un homme de parole et sauve la planète.

Collaborateur du Devoir

ESSAI

Kerouac, ce Pollock de l'écriture

MICHEL LAPIERRE

Dès les années 1950, Norman Mailer critique l'art narratif de Jack Kerouac. Il dit de l'écrivain: «Son sens du rythme est incertain et sa conception des personnages, inexistante... Pour mieux le juger, il faut oublier qu'il est romancier et le voir comme un barde ou un peintre pareil à Pollock.» Aux États-Unis, pays encore neuf collé à la matière brute, le jazz et surtout la peinture compenseraient-ils l'impuissance de la littérature, art trop cérébral?

Cette question insidieuse, un roman méconnu de John Updike, *Tu cherchais mon visage*, la suggère. Même si Kerouac, l'essai de Clément Moisan, critique littéraire de chez nous, s'inspire du jugement nuancé de Mailer pour analyser, chez l'écrivain américain d'ascendance québécoise, «l'écriture comme errance», il ne se réfère pas au récit d'Updike, paru en anglais en 2002. Mais les deux livres devraient s'interpénétrer.

«Pendant que je dormais et voyageais dans mes rêves toute la nuit, les montagnes n'ont pas bougé du tout et je doute qu'elles aient rêvé», écrit un Kerouac ébloui

par le décor, après une nuit de sommeil sur le pic de la Désolation dans l'État de Washington. Peut-on trouver une meilleure phrase pour illustrer la symbiose instantanée aussi bien que la lutte perpétuelle entre l'écrivain et le monde environnant, qui tantôt l'enchantent, tantôt le frustrent par son impassibilité?

La symbiose

Moisan ne retient que la symbiose pour comparer avec à propos Kerouac à Jackson Pollock. Selon lui, si l'écrivain s'agenouille dans l'herbe pour tenter de décrire la nature en s'y unissant, le peintre exerce son art en couchant le tableau sur le sol pour mieux s'y assimiler. «Je me sens plus proche», déclare Pollock, et davantage une partie de la peinture puisque dans cette posture je peux marcher en elle, travailler des quatre côtés et être littéralement «dedans» la peinture.»

Le rapprochement entre Kerouac et Pollock éclaire à merveille le choix définitif par le prosateur et le poète d'une écriture spontanée, libre de toute théorie et de toute convention. En 1956, dans une lettre à Philip Whalen, Ke-

rouac livra des vers admirables qui confirmaient cette orientation artistique: «La poésie est poussière de l'agneau... / J'emmennerai les écoles / Dans le désert.»

Les écrivains ploient inconsciemment sous le poids de la tradition. Moisan oublie, hélas, d'insister sur leur impuissance fréquente à transmettre l'extase qu'ils ont en contemplant de menus détails dans la nature et la vie, lorsque l'une et l'autre semblent jaillir du chaos primitif! Art qui plonge au cœur du monde physique, la peinture surpasse la littérature pour traduire l'Amérique. Updike le comprit dans *Tu cherchais mon visage*.

Il y sous-entendit que l'expressionnisme abstrait de Pollock, que le pop art de Warhol et de Rauschenberg enseignaient aux écrivains les plus américains, comme Kerouac, de ne jamais désespérer du silence, parfois implacable, de l'univers.

Collaborateur du Devoir

KEROUAC

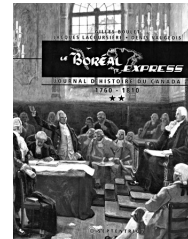
Clément Moisan
Hurtubise
Montréal, 2010, 156 pages

EN BREF

Le Boréal Express réédité

Chouette, *Le Boréal Express* revient. Il faut être né bien avant la Révolution tranquille pour avoir un souvenir net de la parution des premières moutures de ce journal consacré à l'histoire de la Nouvelle-France et des premiers temps du Régime britannique. Les planches originales furent préparées par les historiens Gilles Boulet, Jacques Lacoursière et Denis Vaugois pour insertion dans les éditions du week-end de plusieurs quotidiens qui en reproduisirent 416 au total dans les années 1960. L'histoire y était traitée de manière journalistique. Les pages du *Boréal Express* furent

retirées avec un grand succès en deux albums couvrant autant de périodes, soit 1524-1760 et 1760-1810, une bonne idée que les éditions du Septentrion reprennent maintenant. Ainsi, pour l'année 1963, le *Journal d'histoire du Canada* consacre sa manchette au Traité de Paris, ses pages culturelles à J. J. Rousseau et à Mozart, ses sections sciences et techniques à la meilleure manière de fendre un arbre et un éditorial aux conséquences de la Conquête intitulé «Notre sort est fixé»... — *Le Devoir*



Croyances et athéisme : divergences, convergences, expériences

Table ronde avec

Yves Gingras, co-auteur de *Heureux sans Dieu*, VLB 2009.
Denise Couture, théologienne, Université de Montréal.
Yves St-Arnaud, auteur de *Je crois sans Dieu*, Fides 2010.
Parcours d'un psychologue en quête de sens.

Animation :
Valérie Amiraux, Sociologie (Université de Montréal).

Réservation obligatoire.

Jeudi 15 avril 19 h 30

Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-restaurant
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Contribution suggérée de 5 \$

SODEC Québec

vient de paraître

Dossier
La souveraineté et ses angles morts
NUMÉRO 740 • MAI 2010

Les auteurs sont : Roméo Bouchard, Gilles Bourque, Dorval Brunelle, Amélie Descheneau-Guay, Gilles Gagné, Jean-Claude Ravet et Daniel Turp, entre autres.

À lire aussi : Le carnet de Bernard Émond, la chronique littéraire d'Élise Turcotte, une controverse sur le financement des écoles privées, une table ronde sur l'encyclique *Caritas in veritate*, une analyse de la situation en Moldavie.

Artiste invité : Armand Vaillancourt

Pour consulter le sommaire détaillé : www.revuerelements.qc.ca

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES
Un an : 35 \$ Deux ans : 65 \$
À l'étranger (un an) : 55 \$
Étudiant : 25 \$ (sur justificatif)
Abonnement de soutien : 100 \$ (un an)
(514) 387-2541 p.226 | relations@cfj.qc.ca
Relations : 25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES ET LIBRAIRIES 5,50 \$ + TAXES

Relations
Pour qui veut une société juste
NUMÉRO 740
MAI 2010

La souveraineté et ses angles morts

Québec solidaire : pour une souveraineté populaire
Parti québécois : plaider pour un gouvernement souverainiste
Reconquérir notre territoire
Sous l'emprise du libre-échange
Sortir de l'âge de l'identité
Combat politique contre la globalisation

Carnet de Bernard Émond
Pierre Vaudeboncoeur : le sens de ce qui importe

ARTISTE INVITÉ
ARMAND VAILLANCOURT

Où, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____ VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (_____) _____

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations) ou carte de crédit

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

LA 38^e RENCONTRE QUÉBÉCOISE INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS

présente

LE FUTUR

MONTRÉAL, DU 15 AU 18 AVRIL 2010

JEUDI 15 AVRIL, À 17 H 30
Conférence publique de MONIQUE PROULX
Maison des écrivains (3492, avenue Laval)

VENDREDI 16 AVRIL, À 17 H 30
Lecture publique
Maison de la culture Plateau-Mont-Royal (465, avenue du Mont-Royal Est)

Entrée libre

Invitées
Exposé d'ouverture par MADELEINE GAGNON

Du Québec
EVELYNE DE LA CHENELIÈRE
ANNE ÉLAINE CLICHE
ANTONIO D'ALFONSO
JEAN-MARC DESGENT
MADELEINE GAGNON
MONIQUE PROULX
JACQUES RANCOURT
DIANE RÉGIMBALD
MAURICIO SEGURA
NATHALIE WATTEYNE

D'ailleurs
MARIA CLELIA CARDONA (Italie)
SILVIA EUGENIA CASTILLERO (Mexique)
ÉRIC CLÉMENTS (Belgique)
FREDRIC GARY COMEAU (Acadie)
NATHALIE FILLION (France)
NICO HELMINGER (Luxembourg)
JACK KEGUENNE (Belgique)
JORGE RIECHMANN (Espagne)
JEAN-PIERRE VALLOTTON (Suisse)

Comité de direction
LOUISE DUPRÉ, directrice
NICOLE BROSSARD
DENISE DESAUTELS
HÉLÈNE DORION
NAÏM KATTAN
PIERRE NEPVEU

Académie des lettres du Québec
www.academiedeslettresduquebec.ca

Conseil des arts Québec
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Métropole Bleu
101.5 Radio-Montréal
UNEQ
Le Plateau-Mont-Royal
Le port de tête
MARCHÉ FRANCOPHONE de la POÉSIE

La 38^e RQIE est soutenue par le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts du Canada, le Conseil des arts de Montréal, le Consulat général de France, le Consulat général du Mexique, la Délégation Wallonie-Bruxelles au Québec, l'Institut Culturel Italien, le Ministère de la culture, de l'enseignement supérieur et de la recherche du Luxembourg et Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture.

L'UNEQ, Radio Spirale, CIBL, la librairie Le Port de tête, le Festival international Métropole Bleu, le Marché de la poésie de Montréal et la maison de la culture Plateau-Mont-Royal sont partenaires de l'événement. Merci à nos commanditaires : les Éditions d'Art le Sabord, les Éditions FHM, les Éditions Lemac, les Éditions du Nord, le Groupe Sogides.

Photographie : Marie-Chrystine Landry, 2010

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Des apôtres d'Hitler au Québec

À la lecture d'Adrien Arcand, *führer canadien*, une question se pose: fallait-il consacrer un ouvrage aussi important à un tel dérangé du chapeau? Dans leur classique *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Linteau, Durocher, Robert et Ricard règlent la question en deux paragraphes et qualifient de «marginale» le discours d'Arcand. L'historien Jean-François Nadeau, directeur des pages culturelles du *Devoir*, a soupesé les enjeux de son projet avant de se lancer. Devait-il laisser le phénomène Arcand, qui «n'a jamais fait l'objet d'une étude globale», sous la poussière? Était-il pertinent de déterrer le souvenir «d'un homme pathologiquement haineux»?

Revenir en détail sur cette affaire comportait le danger «d'en trop glorifier l'importance», mais ne pas le faire n'allait pas sans risque. «A force de minimiser la place du fascisme canadien dans l'histoire canadienne», écrit Nadeau, «on a fini par se faire croire bêtement qu'il devait être tenu éternellement pour insignifiant.» Or, comme on ne saurait tenir l'ignorance pour libératrice, Nadeau, avec raison, a choisi d'aller de l'avant. Le passé qu'il met en lumière n'est pas beau, sauf pour les têtes brûlées qu'excite la croix gammée, mais doit être connu. Nous avons eu, nous aussi, nos monstres.

«Long comme un jour sans pain, presque frère, le port de tête martial, Adrien Arcand a la parole facile et le verbe haut, résume Nadeau avec un art de la description consommé. Ses traits anguleux accentuent une sorte de charisme énigmatique et quelque peu contradictoire.» Cet homme jovial, en effet, deviendra «une sorte de livre vivant de la haine»; ce catholique conservateur communiera au paganisme hitlérien.

Né en 1899 à Montréal, Arcand est le fils d'un syndicaliste progressiste. Dans les années 1920, il suit un peu les traces de son père en tenant la chronique ouvrière dans *La Patrie* et en tentant, plus tard, de fonder un syndicat catholique à *La Presse*, où il est journaliste aux faits divers et cri-

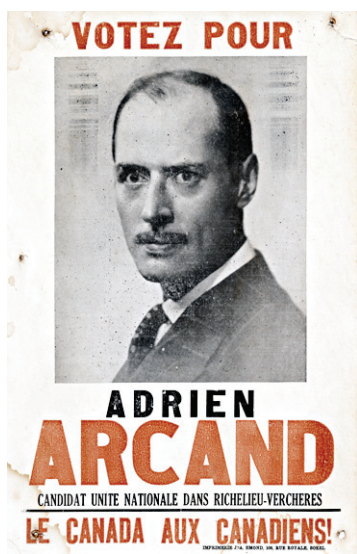
tique musical. Cette dernière audace entraînera son congédiement en 1929, une injustice qui le marquera à vie.

De l'humour à la haine

Pour se venger de son ancien patron, Arcand lance un journal satirique, *Le Goglu*, qui frappe sur les élites de la province en usant de la caricature et, parfois, du joute. Rapidement, l'humour vire au pamphlet et flirte avec la tentation fasciste d'un chef providentiel. Camilien Houde, maire de Montréal, séduit Arcand, qui déploie un discours antimoderne en chantant les vertus de la campagne et en dénonçant la ville, le cinéma, les mesures sociales et le désordre capitaliste.

En 1930, la crise des écoles juives (Taschereau propose la création d'un réseau scolaire public juif séparé) fait éclater au grand jour le violent antisémitisme d'Arcand. L'homme a trouvé son combat. Il renie Houde et se lance à fond de train dans la haine des Juifs, accusés par lui de monopoliser la finance et d'être communistes! Arcand, temporairement financé par les conservateurs fédéraux de Richard Bennett, se dit favorable à la création de ghettos pour les Juifs et, à partir de 1932, se réclame ouvertement d'Hitler.

Son fascisme, toutefois, est un amalgame bâtarde de conservatisme canadien-français, de catholicisme et, surtout, d'antisémitisme. Il s'inspire surtout du fascisme impérial anglais, un modèle qui fascine aussi Ribbentrop, futur ministre des Affaires étrangères d'Hitler, qui fréquente le Canada et le Québec anglophones de 1910 à 1914. Arcand, contrairement à plusieurs personnalités québécoises tentées par le fascisme dans les années 1930 (notamment Pierre Dansereau, André Laurendeau, Lionel Groulx, Paul Bouchard, Michel Chartrand et Jean Marchand), est un ardent fédéraliste, affirme qu'«un Québec indépendant serait à la merci des Juifs» et prône l'idéal monarchique britannique. Les mouvements qu'il dirigera feront «un usage constant de la langue anglaise», nous apprend Nadeau dans cette ins-



SOURCE LUX

Affiche électorale d'Adrien Arcand en 1949

tructive visite guidée du fascisme à la canadienne-française.

Jusqu'en 1940, le *führer* en herbe, qui bosse désormais à *L'Illustration nouvelle*, un journal financé par Eugène Berthiaume, ennemi juré de son beau-frère qui contrôle *La Presse*, fera dans l'activisme politique en fondant des partis fascistes (le Parti national socialiste chrétien deviendra le Parti de l'Unité nationale du Canada, à la suite d'une alliance avec les fascistes canadiens-anglais) et en produisant à tour de bras de la littérature haineuse, même sur cassettes, pour rejoindre le public populaire qui constitue l'essentiel de ses troupes.

Obtient-il du succès? Malgré les prétentions mégalomanes du chef, Nadeau en doute. Ses recherches le portent plutôt à conclure à la relative marginalité du discours d'Arcand. Ce dernier, en effet, est rapidement condamné par l'Église officielle (même si certains membres du bas clergé adhèrent à ses thèses), peine à financer ses feuilles délirantes et «ne jouira jamais d'un pouvoir suffisant pour attirer à lui un très vaste spectre de l'opinion publique». Ces constats offrent un peu de réconfort quant au Québec de nos grands-parents.

En 1940, Arcand est interné à Petawawa, victime de la Loi des mesures de guerre. Il n'en sortira qu'en 1945, détenteur du «record d'internement en temps de guerre parmi la fratrie de fascistes du monde anglo-saxon». Il contestera, ensuite, son emprisonnement, avec l'appui de Pierre Elliott Tru-

deau, jeune étudiant en droit opposé à la Loi des mesures de guerre!

Après-guerre

Le *führer* canadien sort-il assagi de cette expérience? Pas le moins du monde, illustre Nadeau dans la section la plus surprenante et la plus originale de son ouvrage. Toujours aussi enragé, le fasciste appuie officiellement l'Union nationale de Duplessis, qui le récompense bien, mais ne change rien au fond de sa pensée. Il s'oppose à la création de l'État d'Israël — il voudrait déporter massivement les Juifs à Madagascar —, traite des Noirs comme d'un «problème», se prononce contre la théorie de l'évolution, l'avortement et la liberté de presse. Négationniste militant, il nie tous les crimes du régime hitlérien et qualifie d'«impopulaire» l'extermination des Juifs. Le triste Ernst Zündel puisera chez lui les matériaux de son propre délire. Sur la scène québécoise, Arcand méprise le FLQ, dont un des membres, Jacques Lanctôt, est le fils d'un de ses fidèles lieutenants, qu'il décrit comme «une marionnette aux mains de pouvoirs étrangers». Le fascisme pancanadien, d'inspiration britannique, restera son idéal, jusqu'à sa mort en 1967.

Pour réaliser cette biographie détaillée, solidement étayée et rédigée avec allant, Nadeau a dû faire preuve d'une abnégation qui l'honore. Bourgault, sujet de sa première grande biographie, c'était, d'une certaine manière, sa famille. Avec *Robert Rumilly, l'homme de Duplessis* (Lux, 2009), l'historien exploierait déjà les noirceurs de notre histoire intellectuelle. Avec cet *Adrien Arcand, führer canadien*, il nous entraîne dans l'horreur et l'indignité, dans la pensée venimeuse d'un homme qui fait honte au passé québécois. Le fallait-il? Oui, pour rappeler que le Québec ne fut pas totalement étranger à cet égarement mondial et que la vigilance à cet égard, aujourd'hui encore, continue de s'imposer.

louisco@sympatico.ca

ADRIEN ARCAND, FÜHRER CANADIEN
Jean-François Nadeau
Lux
Montréal, 2010, 408 pages

DOCUMENT

Henri Bourassa, le résistant incompris

MICHEL LAPIERRE

En 1915, dans *Le Devoir*, Henri Bourassa signe un éditorial qui peut encore émouvoir. Il y raconte que, «bambin», il accompagnait son père dans un cercle de notables: «C'est là que j'ai puisé mes premières notions PRATIQUES sur l'ignominie des politiciens et les étranges défaillances de la loi britannique au Canada.» On y parlait de la résistance de Louis Riel à la menace qu'Ottawa faisait planer sur les droits des Métis.

Bourassa compare cette défense acharnée d'hier à la lutte anticoloniale qui peut encore émouvoir. Il y raconte que, «bambin», il accompagnait son père dans un cercle de notables: «C'est là que j'ai puisé mes premières notions PRATIQUES sur l'ignominie des politiciens et les étranges défaillances de la loi britannique au Canada.» On y parlait de la résistance de Louis Riel à la menace qu'Ottawa faisait planer sur les droits des Métis.

Bourassa compare cette défense acharnée d'hier à la lutte anticoloniale qui peut encore émouvoir. Il y raconte que, «bambin», il accompagnait son père dans un cercle de notables: «C'est là que j'ai puisé mes premières notions PRATIQUES sur l'ignominie des politiciens et les étranges défaillances de la loi britannique au Canada.» On y parlait de la résistance de Louis Riel à la menace qu'Ottawa faisait planer sur les droits des Métis.

Le sous-titre précise le contenu de l'ouvrage: *60 éditoriaux pour comprendre «Le Devoir» sous Henri Bourassa (1910-1932)*. Ce sont, bien sûr, les éditoriaux du directeur et fondateur du quotidien qui, par le nombre et l'acuité, l'emportent

sur ceux de ses principaux collègues: Omer Héroux, Georges Pelletier et Louis Dupire.

Avec pertinence, Ancil souligne que Dupire se montrait plus sensible que les autres à l'aménagement du territoire et à la santé publique, projets modernes qu'engendrait l'urbanisation croissante de l'île de Montréal. S'il a raison de trouver «pesant» le conservatisme social d'Héroux et de Pelletier, il sous-estime des originalités qui donnaient du relief à la pensée, en apparence aussi traditionnelle, de Bourassa.

«Si nos gouvernants de 1885 n'avaient pas été persuadés que les Canadiens français peuvent être facilement amenés à subir en silence tous les outrages, Riel n'aurait jamais été exécuté.» Voilà l'une des phrases renversantes qui prouvent que Bourassa, si hostile soit-il au nationalisme calqué sur celui d'une grande puissance, la France, rêve d'une résistance tenace des peuples faibles à la domination étrangère.

Lui, le partisan inflexible de la papauté, il ose, en 1921, affirmer que, «si la majorité du peuple irlandais était protestante et la minorité catholique, il y a beau temps que l'Irlande serait libre». Ce genre de paradoxe déconcerte les lecteurs nationalistes, incapables de concevoir une émancipation collective inspirée d'un catholicisme dépourvu de l'esprit rétrograde que défendra le parfait rival de Bourassa: Lionel Groulx.

Collaborateur du *Devoir*

FAIS CE QUE DOIS

Recueil édité par Pierre Ancil
Septentrion
Québec, 2010, 392 pages



ARCHIVES LE DEVOIR

Henri Bourassa en Acadie en 1924



Profanation et sacralisation en art et en littérature

colloque international

organisé par la Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique de l'UQAM en tandem avec le colloque Art+religion organisé par le Musée d'art contemporain de Montréal

avec Marie-José Mondzain, Alain Fleischer, Bernard Sichère, Philippe Beck, Yannick Haenel, Stéphane Zagdanski, Éric Clémens, Michael Brophy, Salah Oueslati, Paul Chamberland, Naïm Kattan, Michaël La Chance, Jean-Pierre Vidal, Simon Harel, Christian Saint-Germain et plusieurs autres
Sous la direction de Pierre Ouellet

Du 12 au 15 avril 2010

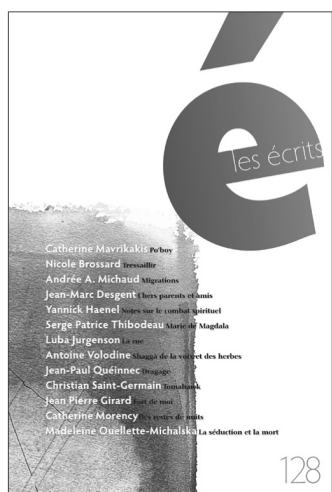
Entrée libre - Agora Hydro-Québec: 175, avenue du Président-Kennedy, Métro Place-des-Arts
Renseignements: www.esthetiqueetpoetique.uqam.ca - Tél.: 514-987-3000 (1578*)

« Les écrits »

Mardi 13 avril 2010 - 19 h - Agora Hydro-Québec
Lancement de la revue - cocktail, lectures, vidéos

Lectures: Jean-Marc Desgent
Andrée A. Michaud
Christian Saint-Germain
Jean Pierre Girard
Catherine Morency
Yannick Haenel
Jean-Paul Quéinnec

Vidéos: Laurent Lamarche
Marc Boucher
David Moore
Christine Palmiéri
Boris Chukhovich



cep
Chaire de recherche en
esthétique et poétique

« Le soi et l'autre »

Mercredi 14 avril 2010 - 19 h

Maison des écrivains (UNEQ) 3492, av. Laval, Montréal
Lancement des ouvrages de la collection
Cocktail et lectures

Sarah Rocheville

Études de voix: sur Louis-René des Forêts

Éric Méchoulan

D'où nous viennent nos idées?

Métaphysique et intermédialité

Pierre Ouellet

Où suis-je? Paroles des Égarés

20 h - Lectures des écrivains invités:

Yannick Haenel
Philippe Beck
Alain Fleischer
Éric Clémens
Bernard Sichère
Stéphane Zagdanski

